

Bithynia is called 'Bythinia', p. 107 insert <of> after 'examination') and there are secondary sources mentioned in the text but missing from the bibliography: the egregious example is McLeod (2009), mentioned three times (twice (p. 136, p. 186 n. 14) as 'McLeod' and once (p. 142) as 'MacLeod') but not referenced under either name at the back. Most insulting to the poet himself is the vast number of errors in the Latin text: p. 110 'iactentem' for *iacentem*, p. 112 (*Odes* 2.1.4) 'principium' for *principum*, p. 134 'Veianus' (*Epistles* 1.1.4) for *Veianius*, p. 143 (*Epistles* 1.19.2) 'nulla' for *nullas*, p. 150 'Achilochi' (twice) for *Archilochi* (1.19.24 and 28), p. 156 *divis* for *divitis / ditis*, p. 160 (*Epistles* 1.2.54) 'infundi' for *infundis*, p. 168 (*Epistles* 1.7.23) 'ignorant ... area' for *ignorat ... aera* (a possible case of unbridled autocorrect). Good discussion of areas outside Horace, such as the eloquent analysis (p. 103) of Plato's use of ship of state imagery, would be better with the exact references to the Greek text (Plato 487a-489a (and cf. *Politicus* 296e-298e)). There is a general index, but no *index locorum*. It is to be hoped that the publishers will reissue this book as soon as possible with all the necessary corrections to ensure that the poor level of accuracy in the printed copy does not deter or misinform readers of what is otherwise a thoroughly enjoyable and fascinating book on this most fascinating of poets.

John GODWIN.

Paolo ORSI, *I Taccuini*. I. Riproduzione anastatica e trascrizione dei Taccuini 1-4, a cura di Gioconda LAMAGNA e Giuseppina MONTEROSSO, Roma, Giorgio Bretschneider, 2018 (Accademia nazionale dei Lincei. Monumenti antichi. Serie Miscellanea, 20. Serie generale, 75), 34 × 24 cm, xxx-274 p., fig., 125 €, ISBN 978-88-7689-299-8.

Ce volume présente la reproduction intégrale et la transcription du texte des quatre premiers carnets (Taccuini 1-4) de P. Orsi, qui correspondent à l'année 1888 et vont jusqu'à avril 1889. Il s'agit de l'ouverture d'un vaste programme, entrepris par l'Académie des Lincei, qui se propose la publication des 150 carnets de ce grand savant, acquis par l'État italien en 1962, et conservés dans le splendide Musée régional de Syracuse, qui porte le nom de Paolo Orsi. Nous allons voir que ces carnets constituaient l'un des piliers méthodologiques de sa longue et fructueuse activité d'archéologue de terrain, lui qui travaillait « dalle tasche gonfie di taccuini e di lapis » (p. VII). Paolo Orsi (1859-1935), préhistorien et archéologue né en terre autrichienne à Trento, reçoit une formation mixte d'abord à Roveretto, ensuite aux universités de Vienne, où il soutient sa thèse (O. Bendorff, G. Hirschfeld), puis de Rome (D. Comparetti, L. Pigorini). Après une vaine tentative pour obtenir la chaire d'archéologie de l'université de Rome, il entre dans l'administration des Beaux-Arts (1888) et est envoyé à Syracuse, dans le Mezzogiorno (1890), où se déroulera l'ensemble de sa carrière administrative et scientifique, en tant qu'inspecteur, directeur et surintendant des antiquités. En 1911, G. Perrot le présente ainsi : « De tous les savants italiens, il est certainement celui qui a fait en Italie les plus nombreuses et les plus belles fouilles », et E. Pottier le qualifie de « fouilleur admirable et perspicace, doublé d'un érudit historien ». Il a été membre de l'Académie des Lincei (1894), de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et Sénateur du Royaume (1924). Dans le volume qui lui fut consacré l'année suivant son décès, paru à Rome, et introduit par U. Zanotti-Bianco, figure la liste de ses 327 publications scientifiques, plus 101 numéros pour ses *opera minora* (articles de divulgation, rapports, discours) et pas moins de treize pages de références à des comptes rendus parus dans les revues spécialisées. Cependant, P. Orsi n'a pas laissé de grands volumes de synthèse et l'essentiel de son œuvre magistrale se trouve dans le *Bollettino di Paleontologia Italiana* (1888-1889), dans les *Monumenti Antichi dei Lincei* (1890-1899) et surtout dans les *Notizie di Scavi di antichità* (1889-1904). On n'omettra pas de noter que son terrain d'activité se trouvait

autant sur les sites archéologiques que parmi les collections des divers musées où il a apporté sa fondamentale contribution : le Musée national de Naples (1900), puis celui de Reggio-Calabria (1907), aujourd'hui si connu par les bronzes de Riace, et enfin et surtout le musée archéologique de Syracuse, qu'il a dirigé jusqu'en 1934. Ce dernier porte son nom, depuis l'inauguration en 1988 de son architecture avant-gardiste, encore agrandie en 2006 et 2014. Il faut retenir de ce grand seigneur de l'âge d'or des fouilles archéologiques que : « Par son activité poursuivie sur le terrain pendant quarante ans, P. Orsi restaure l'archéologie de l'Italie méridionale depuis la préhistoire jusqu'à la période byzantine et la très riche documentation qu'il a scientifiquement réunie et traitée va servir de base aux recherches ultérieures » (É. Gran-Aymerich, *Orsi, Paolo*, in *Les chercheurs de passé. 1898-1945*, Paris, 2007, p. 1031-1033). La totalité de ses carnets constitue un ensemble homogène, correspondant à quarante-six années d'activités de recherche et de sauvegarde du patrimoine en Sicile et en Calabre. Ces blocs-notes de format poche (d'environ 15 par 10 cm et une moyenne de 70 pages à petits carreaux) ont été numérotés de 1 à 151 et correspondent aux années 1888 à 1934. Les notes recourent à une calligraphie menue et claire, au crayon ou à l'encre noire. Souvent, l'écriture à l'encre couvre le texte au crayon, comme d'ailleurs une partie des nombreux dessins d'objets qui ont été repassés à l'encre. On a remarqué, que, par endroits, on reconnaît la main d'un des proches collaborateurs de P. Orsi pour la rédaction de ces embryons de journaux de fouille (p. XI : « Alcuni dei taccuini sono interamente scritti di pugno dai collaboratori e del resto non poteva essere altrimenti, visto l'ampio teatro di azione in cui si muove l'instancabile Soprintendente »). Ces documents constituent une remarquable documentation archéologique de terrain qui tient du carnet de notes du chercheur et du cahier de fouilles de chantier. Nous assistons au passage d'une archéologie personnelle à la rédaction d'un compte rendu de fouille institutionnel : en somme, la transition entre l'archéologie officielle, en gestation au XIX^e siècle, et l'archéologie patrimoniale aboutie du XX^e siècle. Les carnets comportent une grande quantité de dessins d'objets et de transcriptions épigraphiques, mais aussi des relevés de terrain (p. 193, 199), des plans de tombes et des cartes de nécropoles (p. 206, 217, 267). Plus rarement, des photographies ont été collées dans les carnets pour certains objets (p. 142), voire aussi des photographies personnelles comme celles qui nous montrent P. Orsi dans la villa de Federico Halbherr à Rovereto, en compagnie de cet ami et collaborateur, avec qui il avait fouillé dans la grotte du mont Ida en Crète (fig. 3-4, p. XIV). Le carnet n. 1 commence en avril 1888 à Florence, où P. Orsi a eu son premier poste en 1885 en tant que sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. Il se poursuit (p. 38) avec son arrivée en Sicile, en septembre 1888, comme inspecteur à Syracuse : ces pages sont remplies surtout de relevés d'inscriptions de l'importante collection épigraphique du musée. On trouve aussi la première intervention sur le site de Mégara Hyblaea, suite aux fouilles clandestines, et on remarque le dessin méticuleux d'un bassin à rebord perlé en bronze : bien plus tard, l'étude de ces vases en Sicile, parmi d'autres importations étrusques, sera source d'importantes recherches (fig. p. 141). Le carnet n. 2 couvre d'octobre 1888 à janvier 1889. P. Orsi poursuit la transcription de la collection épigraphique de Syracuse et multiplie désormais les inspections dans le territoire, mais il est surtout question de quatre mois de fouilles sur le site de Mégara Hyblaea (plan p. 193), l'une des plus anciennes colonies grecques de Sicile, dont l'École française de Rome fera l'un de ses principaux chantiers en Italie, à partir de 1949, par les missions de G. Vallet et F. Villard. Le carnet n. 3 commence en février 1889 et il est pratiquement occupé en entier par les fouilles de Mégara Hyblaea : y figurent les plans de nombreuses tombes et de groupes de tombes (p. 205-206, 213, 217), dont le mobilier est en bonne partie illustré. Ce carnet se termine en avril par la fouille de la tombe 196. Enfin on remarque,

parmi les inspections du territoire, la première visite à la nécropole rupestre de Pantalica, qui se révélera comme un site majeur de la protohistoire italique et dont P. Orsi ne tardera pas à entreprendre les fouilles. Le carnet n. 4 s'étend d'avril 1889 à mai 1889 et commence avec la fouille de la tombe 197 de Mégara Hyblaea et se poursuit avec les travaux sur ce site, qui offre à P. Orsi sa première fouille en Sicile. Puis se poursuivent les inspections sur les principales nécropoles protohistoriques, après Pantalica, telles que Cassibile et Cozzo del Pantano. Sans négliger les inspections de sites plus récents, comme la nécropole paléochrétienne de Riuzzo, dont le cahier présente une description détaillée enrichie de dessins et plans. En définitive, ces quatre premiers carnets révèlent les principaux caractères de la méthode de recherche de P. Orsi : au départ, l'inspection du terrain, avec une annotation minutieuse de tous les indices visibles, puis les premières fouilles dont les résultats sont présentés de manière analytique et en envisageant toutes les périodes chronologiques. On reconnaît surtout l'esprit d'observation poussé à l'extrême et l'intérêt pour la culture matérielle, les changements perceptibles sur le terrain et bien entendu une connaissance approfondie des sources historiques. L'organisation des données dans ses carnets et la documentation graphique, qui accompagne les textes, fournissent le socle de la production scientifique remarquable de P. Orsi. C'est ainsi que, trois ans à peine après les premières fouilles à Mégara Hyblaea, il cosignera avec son prédécesseur à la direction du service et du musée, F. S. Cavallari, le mémoire paru dans les *Monumenti Antichi dei Lincei* I-1889 (1992), coll. 690-950. Dans ces premiers carnets, on voit le jeune fonctionnaire s'affranchir de la tradition antérieure pour affirmer l'importance de l'archéologie militante, et inaugurer une œuvre immense, non seulement sur les sites archéologiques eux-mêmes, mais aussi dans les musées. Ainsi, entreprend-il au musée de Syracuse d'exposer le mobilier archéologique selon une présentation cohérente et raisonnée par ordre topographique et chronologique. Jean GRAN-AYMERICH.

Pilar PAVÓN (ed.), *Marginación y mujer en el imperio romano*, Roma, Quasar, 2018, 17 × 24 cm, 404 p., fig., 30 €, ISBN 978-88-7140-918-4.

Cet ouvrage est le fruit d'un colloque international organisé à l'Université de Séville en octobre 2017 et dont les quinze communications – auxquelles viennent s'ajouter les travaux de M.-T. Raepsaet-Charlier et de M. Chelotti – s'insèrent dans le programme de recherche « *Conditio Feminae*. Marginación Política, Jurídica y Religiosa de la mujer durante el Alto Imperio romano (siglos I-III) ». Clairement ancré dans le courant historiographique de l'histoire des femmes, la présente réflexion fait le choix de se centrer sur la question de la marginalisation de la femme à l'époque impériale, c'est-à-dire sur les conditions sociales, politiques ou juridiques qui la placent en position d'infériorité par rapport à l'homme. De ce fait, l'analyse de la condition féminine devient également l'occasion de s'interroger sur la diversité des femmes et de leur statut, avec pour fil conducteur la relation entre genres et le (dés)équilibre social qu'elle engendre. Après une brève présentation destinée à rappeler les lignes directrices du projet (p. 5-10), l'ouvrage s'organise en cinq parties thématiques dont la première, « *Mujer, ciudadanía y tradición: entre la autonomía y la limitación jurídica* », envisage les aspects juridiques. M. Corbier inaugure la réflexion en reprenant le titre de Simone de Beauvoir, « "Le deuxième sexe" à Rome » (p. 13-32). Après avoir identifié le statut et le rôle de la femme dans la société romaine, étroitement liés au mariage et à la maternité, l'auteure revient, à travers l'exemple d'Agrippine la Jeune, sur un certain nombre de possibilités qu'offrent la séparation des biens avec le mari, la fortune personnelle, le droit au remariage après divorce ou veuvage, ou encore l'autonomie juridique après la mort du père. À la lumière des sources littéraires et juridiques, P. Pavón (p. 33-62)